

même, j'aurais donné tout au monde pour ne l'avoir jamais connu. Je passai un peu de temps à me remettre du trouble que m'avait causé ce discours. Quand je me trouvai seule avec ma mère, je lui dis d'un air fort dégagé : Avez-vous pu croire, chère maman, que de bonne foi je pouvais aimer un fat tel que le lieutenant Sallis ? C'est une pauvre tête pleine de vanité, et qui n'a pas un grain de bon sens. J'ai voulu m'en amuser, ainsi que de tous ceux qui m'ont crue capable de cette folie ; mais le jeu cesse, car il est ennuyeux.

Ma mère m'embrassa, et rit beaucoup de mon étrange espièglerie ; elle en instruisit de suite toutes ses connaissances : je racontai moi-même l'aventure à ma manière, et, sans pitié pour le malheureux lieutenant, je le rendis complètement ridicule, en terminant par ces mots : Voilà comme on punit un fat.

Cette action me rendit d'idole de tous les jeunes gens : elle me donna en même temps la réputation d'une femme méchante, ce qui n'était point dans mon caractère ; mais les paroles de W * * * retentissaient encore à mon oreille ; elles étouffaient les reproches que me faisaient mon cœur.

Cependant il fallut demeurer dans le rôle que j'avais adopté, quelque peine qu'il m'en coûtât. Je jouai l'esprit fort en amour ; je déclarai être d'une incrédulité extrême aux sermens et à la tendresse, et dans la solitude je poussais plus d'un amer soupir. Ma beauté, mon esprit, attiraient près de moi une foule d'adorateurs ; et lorsqu'à mes pieds ils me juraient un éternel amour, je les raillais cruellement, quoique plus d'une fois ces tendres assurances fissent doucement battre mon cœur.

Enfin mon heure sonna : un jeune homme nommé M * * * parut : il n'était ni beau, ni bien fait ; une figure hypocrite, une langue de serpent, un regard pénétrant et un sourire perpétuellement ironique : voilà celui qui devait me subjuguier : il me vit, et demeura calme. Il voltigea d'une jeune fille à l'autre, et ne parut pas me remarquer. Je lui parlai, et mes grâces, ma coquetterie, restèrent sans effet : il me rit au visage, me traita avec une familiarité tellement froide que j'en perdais presque contenance.

M * * * continua son rôle, tantôt faisant un pas vers moi, et bientôt disparaissant comme une ombre. Je le haïssais ; ma vanité était blessée jusqu'au vif ; je détournais de lui mon regard . . . Ah ! le traître. De temps en temps je découvrais le sien fixé sur moi à la dérobée, comme pour m'offrir une victoire qui m'échappait sans cesse.

Il jouissait d'une certaine considération dans le monde, contait bien, médissait encore mieux, et raillait surtout d'une manière incomparable. Il me devint redoutable, car il maniait mes armes : je fis quelques avances pour l'attacher sérieusement à moi : il ne s'y refusa point ; je pressentis mon triomphe plus d'une fois, mais